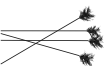
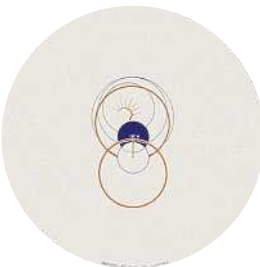


Michèle Audin



l'arbalète gallimard roman

Cent vingt et un jours
Extrait de la publication

CENT VINGT ET UN JOURS

MICHÈLE AUDIN

Cent vingt et un jours

roman

l'arbalète gallimard

l'arbalète
collection dirigée par
Thomas Simonnet

© *Éditions Gallimard, 2014.*

En couverture : Marcel Duchamp, *Rotoreliefs* ou *Disques optiques*, *Rotorelief n°1-Corolles/Rotorelief n°4-Lampe*, *Rotorelief n°11-Éclipse totale/Rotorelief n°12-Spirale blanche* © Succession Marcel Duchamp-Adagp, 2014.
Musée national d'Art moderne - Centre Pompidou, Paris.
Photos © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Jean-Claude Planchet et Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Philippe Migeat.

KALLE : Je trouve jolie la façon dont tout ça aboutit à la guerre.

ZIFFEL : Vous pensez que je devrais mettre tout ça en forme ?

KALLE : Pour quoi faire ?

B. BRECHT,
Dialogues d'exilés

[...] (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel)

C. BAUDELAIRE,
Le Cygne, « Tableaux parisiens »

CHAPITRE I

Une enfance

(années 1900)

Je commence à écrire :

Or, il y avait une fois, dans une région reculée d'une contrée éloignée, un petit garçon. Et ce petit garçon était empli d'une insatiable curiosité et il posait toujours des tas de questions. La contrée éloignée dans laquelle il demeurait se trouvait en Afrique, autour d'un grand fleuve, qui s'appelait le fleuve Saloum, et le petit garçon remplissait les abords de ce fleuve de ses questions.

Il demanda à son père pourquoi les Noirs de la plantation recevaient des coups de trique et son père le cogna de sa ceinture en cuir ; il demanda à sa mère pourquoi elle ne lisait pas elle-même sa Bible et sa mère le cogna de ses deux mains blanches ; il demanda au curé du village pourquoi il buvait du vin de messe pendant le catéchisme et le curé le cogna de sa fêrule ; il demanda à l'instituteur pourquoi c'était le

même nombre, π , qui servait pour mesurer tous les cercles, les grands comme les petits, et l'instituteur ne le cogna pas.

Il faut te dire, ô ma douce, que quelques bonnes fées s'étaient penchées sur le berceau de ce petit garçon. S'il y avait eu aussi quelques mauvaises fées, personne ne s'en était aperçu. Il n'en sera donc pas question à ce moment du conte.

★

Un conte, c'est une façon de dire l'histoire. Le fleuve Saloum, son village, sa plantation, ses pirogues et ses flamboyants forment le décor de celui-ci. Les parents du petit garçon, son petit frère, les fées, le curé, l'instituteur, un chien et quelques-uns des habitants du village en sont les personnages. Le petit garçon, qui vivait dans ce décor exotique, au centre de ce petit monde, s'appelait Christian. Les bonnes fées, et aussi l'instituteur qui ne cognait pas quand on posait des questions, étaient responsables du fait qu'il aimait beaucoup aller à l'école, où on lui apprenait à lire des livres, à écrire vite et bien, à compter vite et loin et à poser des questions. Les parents, eux, trouvaient que le temps de l'école était beaucoup trop long. Car, vois-tu, si sa mère appréciait qu'il lui lût les Évangiles à voix haute, les parents se demandaient pourquoi il fal-

lait qu'il en apprenne davantage. Le père lui dit, un jour où il le cognait de sa ceinture en cuir : « Tu ne vas pas devenir écrivain, tout de même ! » Car, ô ma douce, en ce temps-là et sur les bords du fleuve Saloum, il y avait des écrivains publics, qui écrivaient les lettres que les gens voulaient envoyer et qui leur lisaient les lettres qu'ils recevaient. Et, vois-tu, le père du petit garçon travaillait dur à faire transpirer ses Nègres dans la plantation d'arachides, et il considérait que l'écrivain, qui passait toutes ses journées assis à l'ombre d'un fromager au beau milieu du village, était un paresseux.

Un beau matin, au début de l'été, l'instituteur se présenta à la plantation et expliqua aux parents du petit garçon que, non seulement, celui-ci lisait et écrivait vite et bien, mais aussi qu'il savait compter en utilisant de très grands nombres, et qu'il serait bon de l'envoyer au lycée, à la grande ville, pour qu'il apprenne tout ce que l'on peut faire avec tous ces grands nombres et toutes ces écritures. Or, ô ma douce, en ce temps-là et aux abords du fleuve Saloum, aucun garçon n'était encore jamais allé au lycée. Les parents écoutèrent poliment et dirent qu'ils allaient réfléchir. Et vois-tu, lorsque l'instituteur fut parti, ils se disputèrent, la mère reçut un coup de poing, le père un coup de pied, puis tous deux se mirent à cogner le petit garçon sans perdre davantage de temps. Ils appe-

lèrent même le curé à la rescousse. On cogna aussi le petit frère pour faire bonne mesure. Un peu plus tard, quand ce fut fini, le petit garçon rencontra un chien jaune de ses amis et lui dit :

— Mon père m'a cogné et ma mère m'a cogné et le curé m'a cogné. N'empêche que je veux aller au lycée à la grande ville pour apprendre à calculer avec des nombres encore plus grands et en savoir plus sur le nombre π .

Et le petit chien jaune lui lécha affectueusement le visage pendant que le petit garçon le grattait derrière les oreilles.

Naturellement, quelques jours plus tard, l'instituteur revint à la plantation, puis ce fut le maire, puis à nouveau l'instituteur. Chaque fois, on parla, mais sans succès. Jusqu'au jour où l'instituteur revint en disant qu'il avait trouvé une bourse, et où les parents acceptèrent de laisser partir le petit garçon. On le cogna en chœur une fois de plus pour lui porter chance. Puis il s'en alla, un peu congestionné. C'était un beau matin, au temps des équinoxes. Le petit garçon descendit le fleuve Saloum avec sa petite valise. Sur la pirogue, on avait poussé les poules pour lui dégager une place confortable. C'était une nouvelle vie qui commençait pour lui.

Après la pirogue, le petit garçon prit un bateau à vapeur qui l'amena finalement à la grande ville. Le

monde autour de lui s'était élargi. Au lycée, il entra directement en classe de cinquième. C'était un très bon élève, rapide et travailleur. Il était avide d'apprendre pour trouver des réponses aux questions que lui suggérait son insatiable curiosité. Il rattrapa même son retard en allemand. Car en ce temps-là, ô ma douce, on apprenait l'allemand dans les lycées des grandes villes des contrées éloignées. Il était utile d'apprendre l'allemand. Le petit garçon apprit par cœur des poèmes écrits par un poète allemand qui s'appelait Heine. Il aimait beaucoup l'histoire des *Deux Grenadiers*, dont il se récitait un vers

Der eine sprach : « Wie weh wird mir »,
ce qui se traduit par « L'un dit : "Comme je souffre" » et qui pouvait servir, en effet. Ainsi il trouva des réponses à certaines des questions qu'il se posait sur la guerre. Il suivait aussi des cours de latin et de grec. Il aimait beaucoup la poésie et il se récitait souvent un autre poème, qui disait :

Tu seras un homme, mon fils.

Il pensait, vois-tu, que ce poème s'adressait à lui, puisqu'il disait « tu », de même que c'est à toi, ma douce, que s'adresse cette histoire.

Au lycée, personne ne le cognait. Les professeurs l'aimaient et le choyaient, le professeur d'allemand surtout. Il était donc heureux. Sache pourtant que, s'il aimait beaucoup les cours d'allemand, ce qu'il préfère-

rait, c'étaient les leçons de mathématiques. C'est aussi là qu'il réussissait le mieux. En mathématiques, on avait le droit de poser des tas de questions. Et même d'en inventer de nouvelles lorsqu'on avait trouvé des réponses aux anciennes. Et il aimait les nombres, les raisonnements logiques et même les figures de géométrie les plus compliquées.

Et voilà qu'il eut quinze ans. Il vint alors à l'idée de ses professeurs de lui faire préparer le concours de l'École polytechnique, qui était, disaient-ils, la plus grande école de Paris et du monde. Cela, on ne pouvait pas le faire au lycée de la grande ville de la contrée éloignée. Les professeurs voulaient qu'il allât à Paris, qui est la plus grande et la plus belle ville de la France, comme tu le sais.

De sorte que les professeurs écrivirent à l'instituteur au bord du fleuve Saloum, que l'instituteur alla voir les parents du jeune garçon dans la plantation d'arachides, que le jeune garçon, qui avait repris le bateau à vapeur et la pirogue pour passer l'été avec son père, sa mère, son frère et son chien jaune, fut cogné de toutes parts, que son petit frère le fut aussi pour faire bonne mesure, que le chien jaune lui lécha affectueusement le visage, que les professeurs trouvèrent une bourse, que le père remit sa ceinture, et qu'à la fin tout le monde partit à la queue leu leu vers les berges du fleuve Saloum. Là, le jeune garçon, un peu conges-

tionné, monta dans la pirogue, et l'on poussa les poules pour lui dégager une place confortable.

On ne peut pas aller jusqu'à Paris rien qu'en descendant le fleuve Saloum. Après les pirogues et le bateau à vapeur, le jeune garçon devrait donc encore monter dans un paquebot, puis dans un train. Mais voilà que peut-être une mauvaise fée se manifesta et que Christian tomba gravement malade. C'était une maladie avec de la fièvre et du délire et l'on dut l'emmenner dans le grand hôpital de la grande ville. Il resta là plusieurs semaines pendant que partaient pour la France des bateaux dans lesquels il ne montait pas. On crut qu'il allait mourir mais, tu le sais, dans les contes les enfants ne meurent pas. Dans sa maladie, il y avait des moments où il faisait des cauchemars dans lesquels s'agitaient des diables comme ceux que le curé du village au bord du fleuve Saloum décrivait pendant les cours de catéchisme. Et il y avait aussi des moments plus tranquilles où il pensait à des problèmes de géométrie et aussi un peu à son infirmière. Dans les hôpitaux des grandes villes des contrées reculées, les infirmières étaient alors des religieuses. Celle qui s'occupait du jeune garçon portait une cornette, une croix en bois et tout cet attirail des religieuses, on devait l'appeler « ma sœur », mais ça n'empêchait pas Christian de voir que c'était une jeune fille et il l'aimait bien. En ce temps-là, les jeunes garçons et les

jeunes filles ne fréquentaient pas les mêmes lycées. Ce jeune garçon-là n'avait donc jamais rencontré de jeunes filles. De jeunes filles blanches, bien sûr. Il y avait des jeunes filles noires à la plantation, au bord du fleuve Saloum mais, en ce temps-là, les Noirs ne comptaient pas.

★

Et voilà que le décor s'élargit encore, que d'autres personnages viennent se mêler à l'histoire, que celle-ci va devenir si complexe que le conte, avec ses bonnes et ses mauvaises fées, ne suffira plus à la dire. Le récit va devoir trouver d'autres formes, d'autres méthodes. Sache que la vie du petit Christian est loin d'être terminée : elle dura plus de cent ans. Autour de lui, d'autres vécurent et moururent, dont il faudra aussi tenir le compte. Pour la suite du roman, lorsqu'il sera devenu un homme, Christian a besoin d'un nom : les prénoms ne suffisent que pour les enfants. Il est donc temps de lui en choisir un, Mortsauf, peut-être, ou alors Mortfaus ou Morfaust...

★

L'histoire n'est pas terminée mais le conte, lui, s'arrête donc ici, au moment où le jeune Christian,

guéri, monta bravement sur la passerelle du paquebot en pensant à son chien jaune. Et le paquebot, qui s'appelait *Afrique*, l'emmena, sur l'océan Atlantique et la mer Méditerranée, par les îles Canaries, le Maroc et l'Espagne, jusqu'au chemin de fer à Marseille. Puis ce fut la gare de Lyon et la plus grande ville du monde, avec ses cochers, ses Champs-Élysées, ses tours Eiffel, ses nombres, ses écoles polytechniques, ses théorèmes et toutes ses jolies jeunes filles qui lui rappelaient la jolie religieuse infirmière qui l'avait soigné à l'hôpital.

CHAPITRE II

Journal de Marguerite Janvier

(1916-1917)

2 février 1916

À l'hôpital aujourd'hui encore, ma pauvre contribution à l'effort de guerre. Infirmière... Que pouvons-nous faire d'autre, nous les femmes, pendant que tous nos vaillants hommes sont au front ? Pour me donner du courage, lorsque je me lève et traverse Paris à pied, dans la nuit glacée, vers le Val-de-Grâce, je n'ai qu'à penser à leurs sacrifices. Que de souffrances !

Aujourd'hui nous est revenu un jeune homme, presque un enfant, qui était sorti de l'hôpital il y a trois semaines. C'était déjà sa deuxième blessure, on lui a donné quelques jours de permission de convalescence, puis il est reparti au Chemin des Dames et voilà qu'il a été blessé à nouveau, un éclat d'obus, on a dû l'amputer de la jambe droite dans l'ambulance même. Et ici nous l'avons trépané. Si stoïque que je doive paraître, mon cœur se serre quand je pense à lui. Cette fois au moins on ne le renverra pas au front. Je

prie pour que Dieu accorde du courage à sa pauvre maman, car dans quel état elle va le retrouver ! Et comment pourra-t-il, avec une seule jambe, vaquer aux travaux des champs ?

10 février 1916

Les Allemands sont des barbares. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier ces bombardements, ces blessures, ces mutilations ! La barbarie ! Toutes ces souffrances pour satisfaire la monstrueuse ambition pangermaniste ! Le plus incroyable est que ces monstres se disent chrétiens. C'est un dieu de terreur qu'ils adorent et à qui ils dédient ces sacrifices. Heureusement nous avons aussi des armes puissantes, grâce auxquelles Dieu nous aidera à les vaincre, à défendre la civilisation et les valeurs chrétiennes.

J'ai parlé de cela avec un étudiant en histoire qui quittait le service. Il a été trépané, sa blessure à la tête a été soignée, mais il est parti avec une manche vide. Il pleurait en me parlant de son meilleur ami, qui a sauté sur un glacis et a été tué, à dix-neuf ans, alors qu'il allait devenir le plus grand poète du siècle. Chiens de Boches, a-t-il dit pour conclure, il faut leur rendre œil pour œil.

La maison est glaciale. Maman essaie en vain de faire réparer le calorifère.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE VIE BRÈVE, « L'Arbalète », 2013.

Aux Éditions Calvage et Mounet

SOUVENIRS SUR SOFIA KOVALEVSKAYA, 2008.



Cent vingt et un jours
Michel Audin

Cette édition électronique du livre
Cent vingt et un jours de Michel Audin
a été réalisée le 13 décembre 2013 par les Éditions L'Arbalète Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-014426-6 - Numéro d'édition : 262390).
Code Sodis : N60627 - ISBN : 978-2-07-253044-9.
Numéro d'édition : 262392.